

**Jean-Yves Masson**

## **Le poème est toujours à venir**

Paul Valéry, un des esprits les plus corrosifs du XX<sup>e</sup> siècle, écrivit un jour : « *Ce qui a perdu les conservateurs, c'est le mauvais choix des choses à conserver.* » Constat auquel ne manque que son symétrique, qui se laisse aisément déduire : « *Ce qui perd les réformateurs, c'est le mauvais choix des choses à réformer.* » Et même, peut-être : « *Ce qui perd les révolutionnaires, c'est le mauvais choix des choses à détruire.* »

La « *longue querelle de la tradition et de l'invention / de l'Ordre et de l'Aventure* » qu'Apollinaire, dans « La jolie rousse », se sentait capable de « *juger* » (et même en juge-poète au sens biblique, c'est-à-dire sacerdotal du terme), tient tout entière en ces quelques phrases, qu'on les applique à la politique, aux arts, ou à la poésie.

On demande si la poésie est réactionnaire. Surprenante question, que j'imagine faite exprès pour intriguer et déconcerter. J'aurais mieux compris, à première vue, que l'on demandât si elle est *conservatrice*, ou plus prudemment si elle *peut* être (ou même se permettre d'être) réactionnaire. L'idée courante de la poésie, héritée des avant-gardes, l'a tellement associée à l'idée de révolution permanente, de rupture continuelle – jusqu'à créer ce qu'Octavio Paz a appelé une « *tradition paradoxale* » de la rupture (à force d'exiger de tout poète qu'il rompe avec tout ce qui le précède, rompre pour rompre devient une attitude intrinsèquement traditionaliste) – qu'il semble d'emblée exclu que la poésie puisse revenir en arrière, renouer avec le passé en tant que tel. De Baudelaire proclamant dans « Le Voyageur » notre besoin d'aller « *au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau* », à Rimbaud affirmant dans *Une saison en enfer* qu'« *il faut être absolument moderne* » (ce qui est une contradiction dans les termes, mais éloquente, puisque toute modernité est relative, jamais absolue), toute la poésie moderne semble exclure comme antipoétique le type d'attitude que l'on qualifie ordinairement de « réactionnaire ».

Mais si le réactionnaire est celui qui s'oppose au changement, plutôt que celui qui veut revenir au passé (car les deux sens coexistent, les dictionnaires le montrent bien), il faut bien admettre que les cartes pourraient être, aujourd'hui, singulièrement brouillées, puisqu'il existe du côté des partisans de la « rupture à tout prix » une intolérance assez vive à l'égard de toute forme de poésie qui ne remplirait pas ce critère supposé indispensable. Pour qui observe avec une certaine distance le paysage de la poésie contemporaine en France, il apparaît au contraire que nous sommes entrés dans une époque où *tout* est devenu possible, où plus aucune forme ne peut être considérée comme définitivement caduque, ou rien du poème n'est joué d'avance. Dans ce contexte, décréter quoi que ce soit obligatoire, ou considérer quelque forme que ce soit comme désuète, est devenu de fait une attitude profondément réactionnaire de la part des rares croyants des églises avant-gardistes : c'est demander au poète de renoncer à cette liberté essentielle qui le laisse seul face à lui-même (un fardeau intolérable pour beaucoup). Il est pourtant certain que le vrai poète n'est d'aucune église, d'aucune chapelle – ni esthétique, ni politique, ni religieuse. Il ne peut soumettre ses convictions à

autre chose que ce qu'exige de lui le poème à venir.

Car pour un poète, le vrai poème est toujours à venir. L'essence de la poésie n'a jamais été parfaitement (ni « absolument ») réalisée, pas même par Homère, ni par Pindare, ni par Baudelaire, ni par Rimbaud, si près qu'ils se soient approchés de cette réalisation totale, parfaite, absolue. La poésie ne s'incarne que par éclairs. Elle est pour cela tout autre que simple « littérature », car la poésie n'est pas affaire de littérateurs plus ou moins compétents. La vraie poésie reste toujours à venir, et toujours elle surprend ceux qui avaient décrété qu'elle devait être (ou croyaient pouvoir prédire qu'elle serait) telle ou telle. Tout poème authentique réalise, concrétise quelque chose de la poésie : il ne l'incarne jamais entièrement, même s'il s'approche tant de cette incarnation parfaite qu'il semble qu'on ne puisse rien y ajouter ni en retrancher. La poésie est toujours *encore au-delà* de ce qu'en retient le plus parfait, le plus exigeant des poèmes.

Au nom de cette exigence qui l'habite, le poète veille. Il veille d'abord, avant tout, sur sa langue, qui est son bien le plus précieux, sa seule richesse, d'autant plus qu'elle ne lui appartient pas. Pas plus qu'à quiconque. Sa mission de vigilant est justement de rappeler que la langue *n'appartient à personne* parce qu'elle appartient à tous et qu'elle est en ce monde la créatrice de communauté par excellence. La postulation du poète est double : d'une part, il aspire à s'affranchir de la langue commune parce que ce qu'il a à dire demande à la langue (et obtient d'elle) plus qu'elle ne donne d'ordinaire ; c'est ce que désigne le célèbre vers du « Tombeau d'Edgar Poe » de Mallarmé qui fait du poète l'ange que l'on entend « *donner un sens plus pur aux mots de la tribu* ». D'autre part, le poète écoute la langue de tous les jours, et voit qu'elle est l'objet de mille agressions, de manipulations incessantes de la part des politiciens, des idéologues ou des publicitaires (c'est presque la même chose) : il observe les ravages des slogans de la propagande (dont le nom démocratique est « publicité ») sur l'esprit de ses contemporains, dont les moins instruits ne peuvent se défendre de ce déferlement d'insanités. Son esprit détecte les « paroles creuses » qui abondent partout, dans les journaux télévisés, à la radio, faussant la pensée. Il sait que le seul remède contre cette falsification du monde est la poésie : la poésie qui rajeunit la langue, la restaure, la remet sans cesse à neuf. Il sait aussi pourquoi il importe à tous ceux qui tirent profit de cette perpétuelle manipulation des cerveaux que la poésie ne soit pas entendue, qu'on ne sache même pas où la trouver. Plus l'homme ordinaire se contente d'un ersatz de poésie sous la forme du rap, de la chanson à deux sous, plus les rois de la communication sont contents.

Il est fort difficile pour le poète, s'il est vraiment poète, de résister à cette marée. Aux yeux de celui qui s'y vautre matin et soir, par faiblesse ou par cupidité, le poète apparaîtra inévitablement comme un « réactionnaire », surtout s'il a le malheur de rester fidèle à quelques formes anciennes ou de les rénover d'une manière à première vue imperceptible. *Résister* à son époque est pourtant un devoir, quand la mode est au rabaissement de la pensée et de l'intelligence. *Réagir* l'est plus encore : nager à contre-courant est plus courageux que de s'abandonner au flot, et quand le courant mène à l'abîme, c'est témoigner de ce que l'humanité a de plus précieux, à savoir sa liberté.

Tout comme il n'a jamais manqué de collaborateurs aux pires époques, il ne manque pas de poètes qui se prétendent tels et qui croient devoir refléter leur époque, collaborer avec elle, se soumettre à ses diktats. Ils en tirent profit : l'époque leur jette quelques miettes, sous la forme de subventions, bourses, résidences d'auteur. Ces « aides à la création » n'ont dorénavant plus qu'une source : l'État, qui n'est personne, qui est la soumission de tous à la loi commune. Et l'État, par essence, aujourd'hui comme hier,

avec un instinct très sûr, choisit ce qui le rassure : les pompiers. La révolte de commande aussi peut être pompière. L'avant-garde, quand elle se change en posture codifiée, devient éminemment pompière. Cela n'est pas seulement vrai en poésie : les FRAC (Fonds régionaux d'Art Contemporain) achètent des œuvres d'artistes progressistes confortablement révoltés, juste ce qu'il faut, et en fait parfaitement institutionnalisés, exactement comme les sous-préfectures achetaient hier Rosa Bonheur, Meissonnier et Bouguereau, ces exécrables peintres qu'on tente aujourd'hui de réhabiliter, ce qui n'a rien d'étonnant. Seuls des mécènes privés pourraient échapper à cette logique institutionnelle : mais, en poésie du moins, on les cherche en vain. C'est qu'il n'y a plus de mécènes mais des investisseurs : et la poésie, qui coûte si peu, ne rapporte strictement rien.

Il faut donc, aujourd'hui, être résolument pauvre, clandestin, et laisser la parole poétique faire son chemin dans le cœur de quelques-uns. Il faut être à l'avant-garde de l'esprit d'une tout autre manière que ceux qui reproduisent dans leurs poèmes les procédés du monde publicitaire, se soumettent à la logique de la promotion du vide, s'offrent en pâture à l'institution universitaire (bien dérisoirement en fait, puisqu'en dehors de quelques cercles leur poésie ne concerne personne), et qui font allégeance au « culturel » dans toute son horreur. Ces champions du procédé linguistique, qu'ils reviennent au vers régulier ou qu'ils torturent la syntaxe de toutes les manières, sont des faiseurs parce qu'ils écrivent pour *faire impression*. Ils veulent épater la galerie : grand bien leur fasse ! Le vrai poète n'est jamais un faiseur. Il n'écrit pour éblouir personne. Il ne demande à personne de lui fournir une idée déjà faite de la poésie. Il n'est ni réactionnaire, ni progressiste, ni d'avant-garde : il sait que la poésie meurt infailliblement des étiquettes qu'on veut coller sur elle, qu'elle sent déjà le formol depuis longtemps quand on a réussi à poser sur elle une notice entomologique pour l'enfermer dans un tiroir de l'histoire littéraire. La poésie a des ailes, elle fuit à la moindre grossièreté, à la moindre indélicatesse, elle s'évade de toutes les prisons où l'on veut l'enfermer, même si ces prisons prétendent au nom de poèmes. C'est grâce à elle, et à elle seule, qu'une langue continue de vivre.

Divinement.

Jean-Yves Masson est né en 1962 en Moselle. Normalien, professeur de littérature comparée à la Sorbonne. Directeur de collection chez Verdier (Der Doppelgänger), aux Belles Lettres, chez Galaade, aux éditions de la Coopérative ; co-éditeur d'une *Histoire des traductions en langue française* (4 vol. Verdier, 2012,-2016) ; critique de poésie dans le Magazine Littéraire (2004-2014). Traducteur de l'anglais, de l'italien et de l'allemand. Poète (prix Roger-Kowalski et Max-Jacob), romancier et novelliste. Ouvrages récents : *L'Incendie du théâtre de Weimar*, roman (Verdier, 2014), *La Fée aux larmes*, conte (éd. de la Coopérative, 2016).